

YEGG

GRATUIT

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

focus sur

I FÉMINICIDES

VISIBILISER LES FEMMES TUÉES

Emmanuelle Huynh
PASSION TRANSMISSION

DÉCRYPTAGE
PARTICIPER À
LA SOLIDARITÉ

CULTURE

*Quelle
conscience de
son corps ?*





© CÉLIAN RAMIS

Celle qui

danse sa vie avec philosophie

Le 6 mai, à l'occasion de Fous de danse, elle dansera avec Boris Charmatz sur l'esplanade Charles de Gaulle. *Bolero 2*, une pièce chorégraphiée par Odile Duboc et sa compagne, pour ce duo. C'était en 1994 et pourtant Emmanuelle Huynh en parle toujours avec fougue et une infinie reconnaissance : « *Odile avait Boris en tête et elle a cherché la femme qui irait physiquement avec lui. Elle ne voulait pas l'image archétypale de l'homme, plus grand, plus protecteur. Elle voulait l'égalité sculpturale. Et 24 ans après, nous avons encore un plaisir extraordinaire à danser ensemble. On s'aime comme amis et on s'aime sur scène. On aime nos parcours, on se respecte, on a une chance folle, merci Odile !* » Elle aime se souvenir de cette période. Qui coïncide avec l'ébullition des tournées qu'elle entreprend en tant que danseuse interprète – notamment pour Hervé Robbe, Nathalie Collantes ou encore Catherine Contour – mais aussi avec sa première création en tant que chorégraphe intitulée *Múa*. Elle décolle pour le Vietnam, où elle reste deux mois. « *À cette époque, je me posais la question du « je » professionnel, qu'est-ce que je suis si personne ne me fait danser ? Mais aussi du « je » personnel. Je vivais une crise personnelle avec mon divorce et le rapport à « qui je suis ? ». J'ai une mère française et un père vietnamien. J'ai tout le temps entendu « tu viens d'où ? », je répondais de Châteauroux, dans le Berry, mais on me disait « oui mais encore »... », explique-t-elle. Les deux crises parallèles lui seront bénéfiques. Elle est armée pour affronter les turbulences et les épreuves, positives comme négatives, de la vie qu'elle analyse avec recul et sagesse. Parce qu'Emmanuelle Huynh, c'est une curieuse de nature avec un appétit débordant. Pour la lecture, la découverte, l'apprentissage. Ainsi, à 17 ans, elle s'installe à Paris et entreprend des études de philo et de danse, parce qu'elle a passé un contrat avec son père, de ne pas tout miser sur la danse uniquement : « *Je le remercie parce que grâce à cela je n'ai jamais dissocié la pensée de l'action. Et puis pour**

moi c'était la même chose de faire de la philo que de la danse. On peut poser des questions avec son corps et danser avec ses idées. » Elle peut interpréter comme elle peut monter une compagnie – du même nom que sa première pièce – elle peut diriger durant 9 ans le Centre national de danse contemporaine d'Angers, tout comme elle peut élever ses enfants, elle peut partir au Brésil collaborer avec Lia Rodrigues au cœur d'une favela tout comme elle peut devenir cheffe d'atelier danse aux Beaux-Arts de Paris... Elle le dit : ce qu'elle pense pouvoir faire, elle le fait. Parce qu'elle s'interroge sur son « je » pro et perso, elle se libère de certains carcans, dont celui propre aux femmes par exemple conditionnées à laisser la place aux hommes et à ne pas oser prendre la leur. Emmanuelle prône l'émancipation et se passionne pour la transmission, la formation et l'enseignement pour passer le relais. De la danse, des savoirs, du corps mais le tout dans une logique d'émancipation. « *Je suis là où j'ai envie d'être. Mais je n'arrive pas à me dire que je n'en bougerais pas. C'est impossible. Je n'ai pas peur de ce qui est à venir parce que ça a tout le temps été très bien pour moi. Attention, je ne dis pas que ça a été facile, il y a eu des choses dures, diriger une institution c'est dur, chercher des financements pour un spectacle c'est dur, mais aujourd'hui je suis une artiste indépendante, j'ai une liberté d'action et je ne fais que ce que j'aime. Je vais là où je peux être utile, au-delà de l'art car l'art est politique, il sert à transformer positivement la vie des gens qui n'ont pas choisi l'art.* » Elle est bouleversante Emmanuelle Huynh. Dans son parcours et dans sa manière d'être. De vous supplanter de son regard vif et posé, toujours éclairé. Dans sa poésie du réel et dans sa conscience d'elle-même et de l'autre. Pas étonnant qu'elle se soit récemment lancée dans une création intitulée *A taxi driver, an architect and the High Line*, articulée autour d'un portrait de la ville de New York à travers ses habitants et de leur rapport à l'architecture. Un projet qu'elle décline également autour de Saint-Nazaire et de Sao Paulo.

■ MARINE COMBE



MARS / AVRIL

SOIRÉE DUOS HIP-HOP

Phynox et Mackenzy - Mazelfreten
X-Trem Fusion

BLOCK PARTY BATTLE #11

TOUT PRÈS D'ALICE

Christine Le Berre
Avec Quartiers en Scène et le CPB Blosne

W.I.T.C.H.E.S CONSTELLATION

Latifa Laâbissi

ANOTHER LOOK AT MEMORY

Thomas Lebrun

TETRIS

Erik Kaiel
avec L'Armada Productions

▶ www.letriangle.org



ÉDITO | LA POLITIQUE DE L'AUTRUCHE
PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

Alors que Le groupe F et Paye Ta Police dénoncent conjointement la mauvaise prise en charge des victimes de violences sexuelles en France, à travers une enquête regroupant plus de 500 témoignages effarants, c'est le calme plat. Les médias ne réagissent pas. À part dans l'émission « Quotidien », plus intéressée par les difficultés rencontrées par Caroline de Haas que sur le fond du sujet... *France Inter* évoque le travail fourni, *Le Parisien* y dédie une page, quasiment sans témoignages de victimes. On donne la parole à la ministre de la Justice, aux forces de l'ordre, etc. Le reste ? Pffffff... Rien à foutre. « Quoi ? Elles sont pas contentes ? Elles sont jamais contentes les bonnes femmes ! » À quoi bon ? C'est franchement désespérant et rageant. On a envie de hurler au monde entier d'ouvrir les yeux et de réagir. On se sent impuissant-e-s. Et pourtant, on garde espoir. Toujours. Parce qu'on ne peut pas renoncer. Parce qu'on est trop nombreuses à subir des violences. Morales, physiques, sexuelles. Dans la rue, dans l'entourage, dans la famille, dans les commissariats, dans les gendarmeries, dans les assemblées, dans la vie quotidienne, dans le travail, dans le sport... Dans tout. Partout. Tout le temps. Les voix s'élèvent. Elles sont en colère. Elles sont en vie. Elles refusent de pratiquer et de cautionner la politique de l'autruche. Elles ont bien raison.



SON QUOTIDIEN EN MAISON D'ARRÊT ET EN BD

C'est tout récent, ça vient de juste de sortir (mois de mars). Aux éditions La boîte à bulles. Signée Anaële et Delphine Hermans, la bande-dessinée *La Ballade des dangereuses – Journal d'une incarcération* livre l'histoire vraie de Valérie Zézé. Le 20 janvier 2015, lorsque le jugement tombe, elle n'en est pas à son premier flagrant délit de vol, loin de là. C'est la vingt-neuvième fois, la magistrate signe le mandat d'arrêt, direction la maison d'arrêt de Berkendael, en Belgique, qu'elle connaît bien pour y avoir été incarcérée à plusieurs reprises. Elle en connaît les codes, elles en connaît les rouages. Il lui a fallu affronter des « mastodontes », jouer les caïds, un rôle dans lequel elle se sent parfois enfermée, pour être désormais respectée par les autres détenues, qu'elle aide avec ferveur et compassion. Valérie Zézé nous emmène avec elle dans son quotidien, dans lequel « tu ne t'appartiens plus », dans lequel tu fais une croix sur ton intimité, mais aussi dans lequel tu es en manque de coke, dans lequel tu es en colère et dans lequel tu réfléchis à ta situation. C'est un point de vue, le sien, elle ne prétend pas parler pour les autres. Elle ne nie pas la dureté du lieu et ses dysfonctionnements mais prend le parti de se sauver elle-même et de s'aider à s'en sortir. Par l'introspection, le soutien de son fils, la découverte de la religion musulmane, la protestation, l'entraide et l'envie de décrocher. Pour prendre un nouveau chemin.

I MARINE COMBE

SYSTÈME POURRI

MAIS QUE FAIT LA POLICE ? BEAUCOUP DE MAL, APPAREMMENT...

Le 3 avril, Le Groupe F et Paye Ta Police ont lancé officiellement, via les réseaux sociaux et le site legroupef.fr, les résultats de leur enquête inédite, recueillant en 10 jours les témoignages de plus de 500 femmes victimes de violences sexuelles, bien ou mal prises en charge par la police ou les gendarmes. C'est effarant (et malheureusement, pas surprenant) : 91% des témoignages relatent d'une mauvaise, voire catastrophique, prise en charge. Très souvent, les forces de l'ordre refusent ou découragent la personne concernée à porter plainte. Ou la forcent à insister. 60% des cas, dans l'enquête. À partir des récits reçus, #PayeTaPlainte répertorie les éléments récurrents à la procédure : banalisation, culpabilisation des victimes, solidarité avec l'agresseur... Des faits d'un autre temps ? Bah non. La plupart des vécus datent des deux dernières années. Qu'attend-on pour réagir ? Pour prendre conscience que ces violences sont l'apanage d'un système patriarcal et raciste ? Pour former les forces de l'ordre à ce type de violences ? Qu'il y ait des victimes et des mortes ? Il y en a. Des milliers chaque année en France. Le Groupe F et Paye Ta Police ont créé une carte de l'Hexagone, pointant toutes les villes d'où proviennent les témoignages. À Rennes, à l'hôtel de police, on en compte 7 entre 2011 et 2017 : moqueries, propos sexistes, culpabilisation de la victime, refus ou découragement de porter plainte, remise en question de la gravité des faits, solidarité avec la victime, maltraitance de la victime. Monde de merde !

I MARINE COMBE



YEGG

SOMMAIRE | AVRIL 2018

• La tête dans l'action - p.2

• Stop aux féminicides - p.12

• Monde de merde - p.6

• La conscience de son corps - p.22

• Bulles de solidarité - p.8

• La culture en bref - p.24

• La politique en bref - p.9

• Bienvenue les Arlette - p.25

• Grenouille à grand cœur - p.10

• Verdict - p.27

• YEGG & the city - p.28

LA RÉDACTION | NUMÉRO 68

YEGG | 7 RUE DE L'HÔTEL DIEU 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr

CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr

SOIZIC ROBERT | JOURNALISTE

CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE

PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS

DES BULLES D'HUMANITÉ



© CÉLIAN RAMIS

Créée en septembre 2017, l'association Bulles Solidaires a pour vocation de collecter échantillons et produits d'hygiène corporelle afin de les distribuer aux personnes en situation de précarité, à Rennes. Une action positive qui prend de plus en plus d'ampleur.

« Il y a plein d'assos dans ce secteur, principalement liées à l'alimentation, aux vêtements, à la recherche de logements. Peu sont spécifiques à l'hygiène. On a appelé les structures parisiennes et rennaises pour leur demander ce qu'elles pensaient du projet et elles nous ont dit de foncer ! Il y a une forte demande. », explique Laure-Anna Galeandro-Diamant, présidente de Bulles Solidaires. Une forte demande confirmée lors des maraudes menées par l'association auprès des sans-abris ou par les structures accueillant les personnes en situation de précarité. Gel douche, shampoing, brosse à dents, dentifrice, tampons, serviettes hygiéniques, déo, coton, rasoir, cosmétiques (et notamment crème hydratante)... Un grand nombre de produits sont collectés par Bulles Solidaires, via le bouche à oreille, le démarchage de pharmacies, instituts de beauté et hôtels, et des actions ponctuelles devant les supermarchés, à l'instar des banques alimentaires. « On ne fait pas de kits. Cela permet de choisir selon leurs besoins et de discuter. Comme dans un magasin, quand on demande des conseils. », précise-t-elle. La notion de contact revient réguli-

rement dans la conversation. Et pour cause, elle est essentielle de la démarche, auprès des adhérent-e-s et des ambassadrices (basées en dehors de Rennes), lors du goûter solidaire organisé le 24 mars, ou auprès des personnes concernées, à l'occasion des salons de coiffure éphémères et solidaires – à l'initiative de la Maison des citoyens – auxquels a participé l'association, qui organisera son propre salon le 22 avril, à Vitry. « Les personnes avec qui on a échangé le disent : une petite chose peut tout changer pour elles. En positif comme en négatif. Ça change la vision qu'elles peuvent avoir sur elles. Parce qu'elles prennent soin d'elles et qu'on prend soin d'elles. Ces personnes sont souvent invisibilisées. Et quand on est invisibilisé-e-s, on n'existe plus. », commente Laure-Anna, agréablement surprise de l'engouement que l'action de Bulles Solidaires suscite. À l'avenir, la structure prépare des boîtes en carton à déposer dans des points de collecte et souhaite développer encore davantage les maraudes : « Il y a un potentiel énorme et on a vraiment besoin de bénévoles. » Le message est passé.

I MARINE COMBE

bref

CONTRE L'EXCISION

Dans le cadre de ses missions de lutte contre l'excision, ACZA organisait le 24 mars une après-midi de sensibilisation aux actions menées par la structure. Tout d'abord, avec la projection du documentaire *Boloko* de Jean-Claude Michineau, suivi d'une conférence, au centre social Les Champs Manceaux. Puis d'une marche contre l'excision, allant jusqu'à l'hôtel de Rennes Métropole.

bref

sur la toile

chiffre du mois

11/04

Théâtre forum
« L'homophobie : parlons-en », organisée par la délégation bretonne SOS homophobie, à la bibli Lucien Rose, de Rennes. À 18h.

chiffre du mois

le tweet du mois

Alors certes, 10 jours pour retrouver un ditort, c'est plutôt moins que la moyenne, mais le truc fait quand même un bon mètre cinquante...

Marine Périn @MarinePerin / 27-03-18

bref

SUPER ENQUÊTE !

Quand on confie un service public à un privé, que se trame-t-il sous ces contrats ? C'est la question que pose Isabelle Jarjaille dans son livre enquête *Services publics délégués au privé, à qui profite le deal ?* (27/03/18, éd. Yves Michel). La journaliste rennaise dresse un constat alarmant, dans les coulisses de ces contrats désastreux, du côté de Vinci, de la SNCF, de Veolia, mais pas uniquement...

bref

sur la toile

L'ACTU FÉMININE

EST À SUIVRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag

sur



Yegg Mag Rennes

sur



LOUISE KATZ

CO-FONDATRICE DE
LA GRENOUILLE À GRANDE BOUCHE

Dans le quartier du Blosne, du 28 février au 10 mars 2018, Louise Katz, Fanny Amand et Nathanaël Simon ont testé la validité de leur projet : La Grenouille à Grande Bouche. Un restaurant participatif, basé sur le modèle de l'Économie Sociale et Solidaire, qui a pour objectif la création de lien social et la redistribution de ses bénéfices.

Quelle est la genèse du projet ?

Fanny, Nathanaël et moi sommes amis depuis longtemps. On s'est retrouvé avec une envie de créer un lieu réunissant deux choses que l'on a quotidiennement en bouche : les mots et la nourriture. Le restaurant est géré par François, cuisinier, accompagné de bénévoles. On propose aussi des ateliers d'éveil au goût, pour les enfants, et de cuisine amateur. Mais aussi des ateliers d'écriture pour les personnes qui ne trouvent pas toujours d'échos à leurs écrits, et pour celles qui écrivent sans avoir l'ambition de devenir le prochain prix Goncourt. Il y a eu un an et demi de développement. Fanny et moi sommes parties six mois en formation CREOPSS - création d'entreprise de l'ESS et du développement durable - financée par la région Bretagne. Ensuite, nous avons tous les trois intégré l'incubateur d'entreprise TAG 35 pour finaliser le projet.

Sur quel modèle repose La Grenouille à Grande Bouche ?

C'est un projet de restauration participative et redistributive. Pendant 15 jours, beaucoup de personnes sont venues nous aider dans une logique de don : des actifs, des jeunes, des personnes en situation de handicap, des retraité-e-s, etc. Pour le matériel, il y a une logique de solidarité entre le restaurant et les assos. On occupait la cuisine de la salle Samara, La Belle Déchète nous a loué vaisselle et meubles, d'autres assos ont prêté du matériel de cuisine. Notre approvisionnement est bio et local notamment grâce au partenariat avec les Eaux du Bassin Rennais qui monte sa marque de territoire Eau en Saveurs. La Grenouille à Grande Bouche est profondément rennaise. Si on la créait ailleurs, le projet serait différent, ça ne serait pas les mêmes problématiques, partenariats et habitant-e-s.

Redistribuer ses bénéfices, ça veut dire quoi concrètement ?

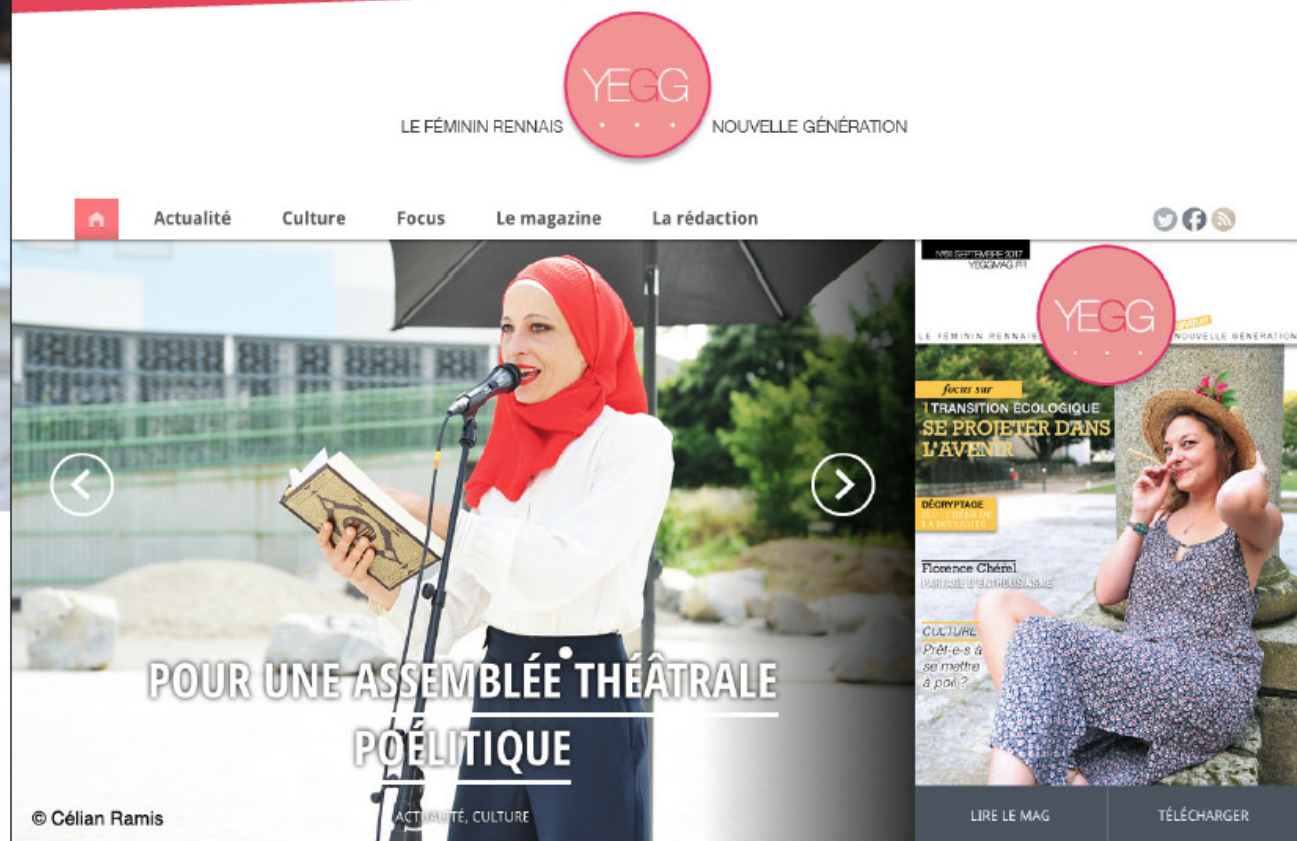
Une fois que l'on a payé toutes nos charges comme les loyers, les abonnements, les assurances, les impôts et à minima, cinq salaires (3 porteurs de projet, 1 cuisinier et probablement 1 autre salarié-e en cuisine), on reverse la partie qui reste à une ou deux associations. Sans oublier aussi que l'on devra payer à la prestation des intervenant-e-s pour les ateliers. Pour l'instant, on travaille avec Le petit Blosneur, la conciergerie sociale et solidaire du Blosne. À terme, l'idée est de donner à plusieurs associations. L'avantage pour elles est que l'on remet cet argent sans demander de fléchages particuliers. Après ces 15 jours, le bilan est extrêmement positif, on devrait avoir des bénéfices à reverser. Lorsque l'on sera vraiment installé-e-s d'ici janvier 2019, ils seront remis en fin d'exercice comptable.

1 SOIZIC ROBERT



© CÉLIAN RAMIS

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA DOSSIERS CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL



L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR

FEMINICIDES

LES MECANISMES DE LA DOMINATION



« Féminicides ? Mais c'est quoi ça encore ? »
Les assassinats de femmes parce qu'elles
sont femmes. « Ah bon ? Ça existe ? Mais
c'est marrant y a pas la même chose pour
les hommes... » Ouais marrant, c'est le
mot. Ou alors c'est inquiétant parce qu'on
ne s'interroge pas sur le sens et la cause
de ses meurtres. Crime passionnel, drame
familial, acte de jalousie... On peut aussi
aller jusqu'à l'accident domestique, tiens !
Par le langage et le traitement des faits, on
minimise, on refuse de voir la partie im-
mergée de l'iceberg qu'est la domination
masculine et son amas de violences contre
les femmes et on invisibilise les victimes.
Ce mois-ci, les militant-e-s féministes
s'expriment sur le sujet.



NE PAS MINIMISER LES VIOLENCES

Elle est omniprésente, comme une insupportable ritournelle que l'on a en tête. La mécanique des violences sexistes poursuit son petit bonhomme de chemin en sifflotant galement, tuant des centaines de femmes chaque année en France. Pas parce qu'elles l'ont bien cherché. Non. Parce qu'elles sont femmes. Plus précisément parce qu'elles ont un sexe féminin. Qu'en dit la société ? Pas grand chose. Peu utilisé, le terme « féminicide » est pourtant essentiel à la compréhension d'un problème systémique, valorisant le principe de virilité et tout ce qui l'accompagne, à savoir le contrôle, la domination, la possession... Enlever alors un des jouets au tout-puissant, c'est prendre le risque de se frotter à sa grosse colère et ce n'est pas une gueulante qui décoiffe à laquelle on s'expose. Non. Ni à la crise de larmes qui va finir par vous taper royalement sur le système. Mais c'est plutôt lui qui va finir par vous taper la tête contre les murs. L'image est exagérée ? Non. C'est violent ? Oui. Réalité brute, trop souvent banalisée, ramenée au rang de faits divers, rarement assimilée à sa vérité. Celle des féminicides. Décryptage.

Dans la nuit du 27 au 28 octobre, Alexia Daval est assassinée à Gray-la-Ville. Le scénario de la joggeuse assassinée par un prédateur qui rode dans les parages fait froid dans le dos. On compatit. Mais quand son mari, Jonathann Daval passe aux aveux quelques mois plus tard, confessant qu'en réalité c'est lui qui a tué son épouse, la machine s'emballa. « Étranglée par accident ». L'avocat de Monsieur n'a peur de rien, allant jusqu'à dépeindre le portrait d'une femme qui écrase son conjoint, l'étouffe. La vilaine castratrice, en somme. Pourquoi la défense s'autorise-t-elle un coup si bas et mesquin ? Parce qu'elle sait qu'on minimisera les faits. Qu'on les banalisera et qu'on finira par compatir avec le meurtrier. Surtout en in-

sistant bien, les semaines suivantes, sur l'état psychologique virevoltant de l'accusé depuis ses aveux et son incarcération.

En parallèle, l'idolâtré Johnny Hallyday décède. Médiation absolue, forcément. Des histoires passées ou en cours, qu'il s'agisse de gros sous ou de violences sexuelles, (re) surgissent. Que dit-on à ce moment-là ? Que l'on salit la mémoire du défunt. Que l'on pourrait au moins attendre quelques temps avant de (re)mettre tout ça sur le tapis, respecter un délai de courtoisie, en gros. On s'étonne que personne ne propose d'en faire de même avec les victimes de féminicide... Les victimes d'un système qui refuse de reconnaître les faits à la

hauteur de leur gravité. Il ne s'agit pas d'un fait divers mais d'un fait de société. Une société sclérosée par la domination patriarcale qui légitime les violences par les stéréotypes de sexe et de genre.

LE SENS DU MOT

On distingue le féminicide de l'homicide. Le meurtre d'une femme n'est pas toujours asso-

cié à ce terme - qui pourrait avoir du sens en l'état - utilisé pour désigner « les crimes qui touchent spécifiquement les femmes, pour montrer qu'elles sont spécifiquement des cibles. » Une manière de visibiliser les femmes tuées en raison de leur sexe, poursuit Laélia, membre des Effronté-e-s Rennes : « Ce n'est pas un fait divers, c'est un fait de société. C'est structurel. » Pour beaucoup, la notion est floue.

MARIELLE FRANCO féminicide intersectionnel

Le 14 mars, Marielle Franco est assassinée à Rio, au Brésil. Âgée de 38 ans, elle était une femme, noire, lesbienne, féministe et plus largement une militante des droits des humains. Il n'est jamais question de féminicide. Peut-on employer le terme dans ce meurtre ? Nous avons posé nos questions à l'artiste renno-brésilienne Petite Poupée 7.

Le meurtre de Marielle peut-il selon vous être qualifié de féminicide ?

Oui, je suis d'accord qu'il s'agissait d'un assassinat politique et d'un féminicide raciste d'une femme de grande valeur et d'une importance sociale énorme, militante des droits de l'homme. Si elle avait été tuée uniquement à cause des droits humains, je pense que ce ne serait pas le plus gros problème, mais le plus gros problème est qu'elle a été tuée parce qu'elle était une femme noire et combattante pour les droits des pauvres, noir-e-s, homosexuel-le-s, femmes et pour le féminisme. C'est très difficile pour une favelada féminine noire, de pouvoir monter socialement et quand elle le fait, elle est assassinée. C'est comme dire : « nous ne permettrons pas la moindre transformation sociale dans notre pays ». Elle a dénoncé tous les problèmes sociaux (les policiers, les milices, les politiques corruptifs...) de la ville de Rio de Janeiro, surtout dans les favelas.

Penses-tu que l'on banalise son assassinat parce qu'elle était une femme noire ?

Je pense que ça arrive dans le monde entier. Cette « banalisation », la majorité des femmes mortes au Brésil c'est évidemment à cause de leur couleur de peau et de leur classe sociale !

En Amérique du Sud, bon nombre de féministes dénoncent les féminicides dans leurs pays. Quelle est la situation au Brésil ?

Le Brésil est le 7e pays au monde pour les meurtres de femmes. Plus de 70% des agressions contre les femmes se produisent à la maison, que ce soit par le partenaire actuel ou l'ex. Une femme à chaque trois jours meurt en France et 10 femmes meurent par jour au Brésil. Oui, on voit déjà une énorme différence... Il y a des lois et des programmes qui sont mis en œuvre, mais les services aux femmes doivent être étendus, on a aussi la loi, la première loi Maria da Penha, où les femmes ont le droit de porter plainte. Mais il y a des pénalités légères pour + de 60% des agresseurs, l'influence de la culture sociale sexiste et les dogmes religieux qui blâment les femmes pour la violence subie. Cette sensibilisation devrait se produire dans les écoles et dans nos médias également. Les médias se sont encore repliés sur la femme en tant qu'objet. Il y a beaucoup de défis.

Parce qu'elle n'est pas évidente à déceler, en surface. Des meurtres comme ceux perpétrés en 1989 à l'École Polytechnique de Montréal – un homme de 25 ans, armé, avait, dans une classe, séparé les garçons et les filles et avait ouvert le feu sur ces dernières en criant « je hais les féministes » tuant six étudiantes et en blessant trois autres – il n'y en a pas tous les jours à la Une. Souvent, ils ne démontrent pas nécessairement une haine aussi claire et limpide envers le sexe féminin. La majorité de ces crimes se déroulent dans le cadre conjugal. Principalement dans le cas d'une séparation. « *C'est vrai que ça peut arriver dans la rue mais c'est très rare. C'est plutôt lié en effet au couple car derrière les féminicides se jouent les mécanismes de la possession, de la domination.* », commente Manuela Spinelli, présidente d'Osez Le Féminisme 35. Le passage à l'acte est alors motivé, de manière inconsciente ou non, par le fait « *que l'homme n'accepte pas la liberté de la femme. Il essaye de l'encadrer, il y a une volonté de contrôle.* »

REPRÉSENTATION ERRONÉE...

En septembre 2017, le rapport de la délégation aux victimes – commune à la police et à la gendarmerie nationales, qui vise à recenser pour le ministère de l'Intérieur les morts violentes au sein du couple – révélait 123 meurtres de femmes, décédées sous les coups du conjoint, concubin, pacsé, ex, petit ami, amant ou autre statut figurant dans les catégories « couples officiels » et « couples non officiels ». On parle de morts violentes, de décès sous les coups.

« Dans la virilité, il y a 3 piliers : le monde du travail, la reconnaissance de ses pairs et son rapport à sa femme. Si un ou deux maillons viennent à manquer, cela déclenche souvent une remise en question, une incapacité à gérer la déconstruction de sa virilité. »

C'est là que la représentation du féminicide est vicieuse. Car elle sous-entend dans l'imagerie populaire une violence préalable à l'action qui porte le coup final. Un constat établi par Alexia Delbreil, médecin légiste et psychiatre au CHU de Poitiers qui explique à *Rue89* (propos repris dans *L'Obs* en date du 22 janvier 2018 « 'Elle le quitte, il la tue', scénario typique du féminicide ») : « *On dit 'une femme meurt tous les trois jours sous les coups de son conjoint'. Cela sous-entend des coups, une violence physique.* »

On s'attend à ce que l'auteur des faits ait une longue liste d'agressions morales et/ou physiques à son actif. Mais la professionnelle, qui a longuement analysé et étudié les cas d'homicides conjugaux, ajoute : « *Dans mes dossiers, il y a peu de violence physique préalable au passage à l'acte.* » C'est à ce moment-là que la frontière entre l'homicide et le féminicide se brouille. Car on a tendance à minimiser et ne pas penser aux mécanismes de violences spécifiques à l'encontre des femmes. Jérôme Peltan, membre d'OLF 35, y voit là un message clair : « *C'est important ce que ça dit de la société, quand on qualifie cela de « drame familial », de « crime passionnel », d'acte dû à la jalousie. On ne parle jamais de meurtre. Sans parler ensuite de comment on retourne ça contre la victime. Alexia Daval, au début, c'était la joggeuse qui a disparu. On était triste pour elle, on avait de l'empathie. Il s'avère qu'elle est morte assassinée par son mari. On dit qu'elle l'étouffait, lui marchait des-*

sus. Ça devient une salope ! Marie Trintignant, c'était une alcoolique, une trainée, elle l'a bien cherché ! Et Cantat est un homme tourmenté. C'est terrible ! »

BANALISATION DES FAITS

On retrouve les mêmes ficelles que dans les plaintes pour harcèlement sexuel, agressions sexuelles et viols : la victime devient la coupable et une solidarité se crée avec l'agresseur. Le fait que ce soit un acte ponctuel d'extrême violence est réduit à un coup de sang, un coup de folie. Avant, ce n'était pas un homme violent. Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Elle a dû le pousser à bout.

Voilà le raisonnement simpliste qui en découle, soutenu par des médias qui minimisent, relayant l'information dans les faits divers. « *Le fait que ces crimes ne soient pas reconnus comme des meurtres mais des histoires de couples poussent à la déresponsabilisation de la personne. Du mari d'Alexia Daval par exemple. Alors qu'étrangler quelqu'un, a priori, c'est dur, et c'est long. Mais non, c'est un drame familial, on ne va pas plus loin. Les médias prennent souvent des détails sordides, voire parfois humoristiques pour parler de ça. Genre « elle faisait trop de bruit en faisant la vaisselle », non mais je vous jure, c'est scandaleux. Et on se met dans la logique de l'agresseur. On prend un prétexte qui redonne*

la logique que la faute vient de la victime. Ils excluent totalement les mécanismes de la violence conjugale. », scande Elodie, membre des Effronté-e-s Rennes.

À travers la banalisation des faits et la grande impunité des agresseurs, l'image renvoyée est celle de l'association amour/violence. Une relation peut mal tourner, c'est un risque à prendre. De qui se moque-t-on ? « *C'est vraiment dangereux cette idée de la relation entre un homme et une femme. Ce qui est dangereux là-dedans, ce sont les stéréotypes qu'on renvoie et qu'on entretient. Aux hommes, on inculque l'image de la virilité. Il y a être un homme et être un vrai homme. Un vrai homme, il contrôle, il travaille, il gère sa femme. C'est normal qu'il soit jaloux, il a le droit. Dans la virilité, il y a 3 piliers : le monde du travail, la reconnaissance de ses pairs et son rapport à sa femme. Si un ou deux maillons viennent à manquer, cela déclenche souvent une remise en question, une incapacité à gérer la déconstruction de sa virilité.* », explique Manuela. Elle pointe là le dysfonctionnement du système dans son ensemble le plus large : le manque d'éducation à l'égalité, la reproduction de modèles anciens stéréotypés inconsciemment transmis dès le plus jeune âge des enfants et le manque de représentations fortes de la différence et de la diversité. Et regrette sin-





© CÉLIAN RAMIS

cèrement le manque de travail de la part des intellectuels. En même temps, Jérôme soulève un point important : « *Le problème, c'est que les intellectuels reçus dans les médias, ce sont des hommes vieux, blancs, hétéros... que l'on autorise à cracher sur les gens et à juger tout le monde. En face, ils n'ont quasiment pas de contradicteurs.* » Si ce n'est des pointures du militantisme féministe comme Fatima Ezzahra Benomar par exemple, toutefois largement moins invitée (et plus intentionnellement décrédibilisée) que les Zemmour et autres fanfarons du patriarcat.

ANALYSE EN SURFACE...

Chacun-e y va de son commentaire et de son analyse, en oubliant précisément ce à quoi la militante fait référence : le pouvoir du patriarcat. Mi-mars, la magistrate Michèle Bernard-Requin publie sa réflexion autour des affaires Maëlys et Alexia Daval, « *Au-delà des faits divers* », dans un article du *Point*. Elle s'interroge : les médias accordent-ils trop d'importance aux affaires criminelles ? « *Les affaires se multiplient. Mais il faut savoir raison garder. Il y aura toujours hélas d'innocentes victimes et des prédateurs en liberté.* », énonce-t-elle. Il est surprenant de parler de prédateur, alors que l'on sait que la plupart de ces agresseurs et meurtriers sont des personnes de l'entourage. « *Aujourd'hui, deux affaires sont en*

pleine lumière : une petite fille qui n'avait pas encore dix ans fut tuée dans des circonstances encore mal connues, et une jeune femme au joli sourire est morte elle aussi brutalement du fait de son mari. Dans les deux cas, pour l'instant, les auteurs mis en examen évoquent, semble-t-il, soit un accident, soit une atteinte involontaire, sans jusqu'ici avoir pu dire exactement comment selon eux les choses se sont passées. », poursuit-elle.

On ne sait pas ce que le joli sourire d'Alexia vient faire là mais on continue de suivre la pensée de la magistrate qui défend l'idée que dans un pays où la parole est libre, il est important et même bon que les avocats « *osent s'exprimer, voire se combattre ouvertement* ». D'accord mais il serait bon également d'analyser les faits en profondeur et ne pas se contenter d'invoquer la liberté d'expression à tout va, avant de conclure ainsi : « *Voilà pourquoi, en dépit des colères et des indignations, en dépit des excès et des turbulences, il me semble que ce qui se passe autour de ces deux faits divers témoigne de la réalité de notre véritable démocratie.* » Une véritable démocratie où seuls les hommes s'expriment, leurs femmes ne pouvant se défendre...

LA DÉCRÉDIBILISATION DES FÉMINISTES

Et celles qui dénoncent sont des hystériques

enragées. Récemment, c'est l'actualité Cantat qui cristallise toute cette vaste et complexe controverse.

Le postulat de départ est plutôt simple : il a frappé et tué une femme. Il a été incarcéré. Il a été libéré. Les choses se compliquent avec son statut : l'ex-leader de Noir Désir n'est pas seulement une personnalité publique, il est aussi un symbole, une idole. Mais puisqu'il a purgé sa peine, ne peut-il pas revenir tranquillement sous les feux des projecteurs ? Droit à l'oubli, droit à la réinsertion. Une hypocrisie sans limite tant tout le monde est conscient que s'il s'agissait d'une personne racisée, du même âge et non starifiée, celle-ci ramerait de toutes ses forces pour trouver un travail qu'aucun employeur ne daignerait lui accorder en raison de son passé.

Bertrand Cantat figure donc parmi les personnes qui peuvent surfer sur la nostalgie d'une époque et d'un groupe mythique pour revenir au même endroit qu'avant le meurtre, faire la Une des journaux (octobre 2017, *Les Inrocks*) et passer pour une victime de ces énervées de féministes. « *Il a fait toute sa communication sur le crime passionnel durant le procès en créant la mise en scène du mec torturé et aujourd'hui il continue d'avoir ce discours-là. Et il parle de « violences », de « pluie de coups » qu'il subit ? C'est hallucinant !* », lance Laélia qui fait allusion ici aux propos tenus par Cantat, à la suite de son concert à Grenoble, après lequel il est volontairement allé se confronter aux manifestant-e-s qui tenaient à rappeler que derrière l'artiste adulé et applaudi se dissimule l'ombre du cadavre de Marie Trintignant, suivi de près par celle

des circonstances étranges qui entourent le suicide de son ex-femme, sans oublier les plaintes de harcèlement dont serait auteur cet homme, depuis sa sortie de prison.

Si Bertrand Cantat a annoncé officiellement son retrait des affiches des festivals de l'été, il sera néanmoins sous le Cabaret botanique dressé dans le Thabor à l'occasion du festival Mythos, à Rennes. Le 16 avril, précisément. Sur les réseaux, il se murmure que plusieurs forces féministes de la capitale bretonne, potentiellement OLF 35 et Les Effronté-e-s – mais rien n'est officiel au moment où nous écrivons ces lignes et rien ne nous a été confirmé, si ce n'est la volonté de se fédérer autour de cet événement – souhaiteraient manifester leur mécontentement. La machine s'emballe et on lit dans la presse que la Ville de Rennes « *refuse la censure* ». Ah liberté d'expression, quand tu tiens (et quand tu nous viens d'hommes politiques...) ! Manuela Spinelli clarifie la situation : « *Dans le cas de la venue de Cantat, il est urgent de nous fédérer. Parce qu'il est un symbole des violences faites aux femmes et que cela participe à l'invisibilisation de la souffrance des victimes et des familles des victimes. Ce n'est pas Cantat en lui-même que l'on cible. On n'a pas appelé au boycott et on n'empêchera personne d'aller voir son concert. On n'a pas non plus demandé l'annulation du concert. Mais on veut interpeller l'opinion. Il est une icône, il faut quand même réfléchir à l'impact que ça a sur les plus jeunes. Il est important de souligner ce qu'il a fait ! Ne pas oublier ! Il a purgé sa peine, ok, mais on ne peut pas oublier. Alors oui, c'est difficile de se dire « je prends mon billet pour aller écou-*

« Ce n'est pas Cantat en lui-même que l'on cible. On n'a pas appelé au boycott et on n'empêchera personne d'aller voir son concert. Mais on veut interpeller l'opinion. Il est une icône, il faut quand même réfléchir à l'impact que ça a sur les plus jeunes. »

ter un meurtrier » mais on a aussi un devoir de mémoire. Mais dans son cas, on ne parle que de réinsertion et d'oubli. Elle, on l'oublie. Vous imaginez les enfants de Marie Trintignant à chaque fois qu'ils le voient à la télévision ? Il provoque, il se met en scène, il surjoue. Il est temps de remettre les choses à plat. Mais à chaque fois qu'on l'ouvre à propos de lui, les réactions sont très très virulentes de la part de ses fans. »

STOPPER L'HYPOCRISIE

Si les militant-e-s féministes ont conscience que répondre à cette polémique participe à accroître la notoriété du chanteur, elles ne peuvent se résoudre à cautionner la loi du silence. Et l'hypocrisie qui protège l'homme blanc, de gauche, engagé, adoré. « C'est difficile de se dire qu'il a commis des actes horribles. », souligne Elodie, rejointe par Laélia :

« Selon moi, faut assumer. C'est dur, mais faut assumer. Quand tu es féministe dans ta vie de tous les jours, même si tu aimes la musique de Cantat, tu te privas de ce plaisir. On a du mal avec ça dans le militantisme de gauche. Et c'est le problème avec les hommes de pouvoir, les hommes idolâtrés. Avec Cantat, personne ne s'est jamais demandé s'il avait une religion. Avec une personne racisée, la question se serait posée. C'est obligé. »

Parce que, dans les mentalités, quand il s'agit d'une personne racisée, le problème devient culturel et/ou culturel. Parce que quand il s'agit d'une personne croyante (et surtout de confession musulmane), là, on se saisit de l'affaire qui devient un fait de société, servant de caution à une laïcité radicale. Mais quand la victime est une personne non-blanche ? une prostituée ? une ancienne détenue ? On en parle encore

FAUT-IL tout modifier ?

Début janvier, la polémique éclate : Leo Muscato, metteur en scène, présente à Florence une version revisitée de *Carmen*, de Bizet. Avec lui, hors question qu'à la fin Don José tue Carmen et que le public applaudisse le meurtre d'une femme. C'est donc Carmen qui tuera Don José. Les critiques déferlent et la question se pose : faut-il modifier toutes les œuvres artistiques montrant de la violence à l'encontre des femmes ? Va-t-on devoir se couper d'une partie importante des mauvaises représentations véhiculées par la culture ? « Les gens parlent de censure puritaine alors que c'est simplement une variation archi classique dans l'histoire des arts. C'est une adaptation, une évolution créative. On a monté cette affaire en épingle alors que c'est un courant normal. Mais c'est encore un moyen de décrédibiliser les féministes. », s'indigne Laélia, des Effronté-e-s Rennes. En revanche, là

où elle tique, c'est sur le fait de romancer ou de négliger des faits importants de la vie de certains artistes, comme tel est le cas pour le peintre Gauguin : « On peut aimer ses toiles mais par contre je ne suis pas d'accord pour qu'on fasse un film dans lequel on romance de manière romantique les relations sexuelles qu'il avait avec des petites filles. Parce que là tu changes la réalité, ça devient de la propagande. Je ne suis pas pour idolâtrer ces personnalités. » D'accord avec elle, Elodie ajoute : « On peut aimer les œuvres de Picasso et savoir que c'était un connard avec les femmes. Je pense qu'il faut avoir conscience que ces personnes-là, humainement, elles n'étaient pas top. Ça peut aussi nous faire voir les œuvres d'une manière différente. Mais l'important, c'est d'avoir des infos ! » Et une remise dans le contexte de chaque époque.

« Plus on va libérer la parole, plus on va parler de nos expériences et plus les gens vont réaliser. Il suffit de libérer la parole une fois, quelqu'un ose et ça déverse. C'est important, même s'il y a des retours de bâtons, c'est important. »

moins, voire pas du tout. Certainement une affaire de famille, un règlement de compte, une garce qui cherche les ennuis. Leurs vies n'ont pas de valeur et là encore on ignore les mécanismes d'un système sexiste, raciste, LGBTI-phobe, etc.

RENDRE L'INVISIBLE VISIBLE

De manière générale, les femmes victimes de féminicides sont invisibilisées. À Rennes, on ne peut que saluer les initiatives féministes, à l'instar de l'exposition en novembre 2016 de 122 tenues symbolisant les femmes tuées à la suite de violences conjugales (chiffre 2015) et du rassemblement « Stop aux féminicides : on ne tue jamais par amour » organisé le 14 février 2018, à chaque fois sur la place de la Mairie. Les associations continuent d'agir, de sensibiliser à la large problématique des violences à l'encontre des femmes. Malheureusement pas épaulées par le gouvernement qui multiplie les effets d'annonce au lieu de former les forces de l'ordre et les professionnel-le-s de la Justice. Si en 2016, la violence conjugale est entrée dans le code pénal comme circonstance aggravante, le féminicide – terme encore mal compris – est loin d'y parvenir pour le moment. Une étape cruciale pour Jérôme, d'Osez Le Féminisme 35 : « il faut l'inscrire, absolument, comme circonstance aggravante. »

TOUT EST IMBRIQUÉ

En parallèle, la lutte est quotidienne. Remettre les femmes dans l'Histoire, faire place à une vraie littérature féministe, valoriser les modèles dans les différents domaines de la société, arrêter de cantonner la gent féminine à la beauté et l'apparence... Se battre pour l'égalité et la diversité. Toutes les femmes ne sont pas blanches, minces, hétéros, douces, mater-

nelles, etc. « Les dominations sont croisées, tout est imbriqué : la lutte contre le sexisme, contre le racisme, contre l'homophobie. », précise à deux voix les Effronté-e-s Rennes, convaincues du bien fondé de la sensibilisation et de la pédagogie. « Perso, j'adore aller en boîte. Et je parle souvent à mes amis de tous les relous qui m'ont fait chier. Ça leur permet aussi de se rendre compte de cette réalité. », dit Elodie. Et Laélia d'ajouter : « C'est vrai, quand tu n'es pas une personne concernée et que tu n'as pas été sensibilisé-e, tu ne te rends pas compte de ce qui se passe autour de toi. Plus on va libérer la parole, plus on va parler de nos expériences et plus les gens vont réaliser. Il suffit de libérer la parole une fois, quelqu'un ose et ça déverse. C'est important, même s'il y a des retours de bâtons, c'est important. »

La révélation de l'affaire Weinstein marque un tournant dans l'histoire des luttes pour les droits des femmes. Si on est loin d'être arrivées au bout du chemin, la militante note tout de même que le journal *L'Équipe* s'intéresse de plus en plus aux sportives, à la place qu'on leur accorde dans le milieu et au traitement que l'on en fait. Le 26 mars, le célèbre média n'hésitait pas à titrer sur le témoignage de Miriam, battue par son ex-compagnon, footballeur professionnel. La parole se libère doucement. Qu'en est-il à présent de l'écoute et de la prise en compte de cette parole ?



© CÉLIAN RAMIS

LECTURE MUSICALE D'UN CORPS QUI TRAVERSE L'EXISTENCE

« Au commencement, je ne sais pas que j'ai un corps. Que mon corps et moi on ne se quittera jamais. Je ne sais pas que je suis une fille et je ne vois pas le rapport entre les deux. » En 2013, est publié le roman *Avoir un corps*, dans lequel Brigitte Giraud décrit, à travers des épisodes du quotidien, la découverte et la rencontre d'une fille avec son corps d'enfant, d'adolescente puis de femme. Le 29 mars dernier, sur le campus de l'université Rennes 2, au Tambour, elle en proposait une lecture musicale, accompagnée de la musicienne, Laetitia Shériff.

« Non je ne veux pas d'enfant, un corps dans mon corps, je n'y ai jamais pensé. Un corps qui prend racine, qui vient de l'intérieur, qui pousse les parois, qui grandit comme une plante dans l'obscurité. Je ne veux pas reproduire ce que je suis, risquer de mettre au monde une fille comme moi, qui ne saura pas comment être une fille, cherchera l'équilibre en marchant sur la poutre, cherchera son centre

de gravité. Regardera son nombril le soir avant de dormir, se penchera à la fenêtre pour voir le monde rempli de gens qui l'inquiéteront, qui l'attireront aussi. Qui lui demanderont d'être charmante, présentable et discrète alors qu'elle sentira le magma qui la brûle, impossible à contenir. J'ai peur que mon corps reproduise un même corps, et de devenir la mère de ma fille, de lui demander d'attacher ses cheveux,

de tirer sur sa jupe, de monter ses chaussettes jusqu'en haut. » En résidence dans le cadre de la biennale des écritures « Spéléographies » – qui aura lieu du 26 avril au 17 juin, à Rennes et aux alentours – Brigitte Giraud s'accompagnait de Laetitia Shériff, à la guitare électrique, pour une lecture musicale d'*Avoir un corps*, traduite en Langue des Signes Française, au Tambour.

UNE DISCUSSION ÉTRANGE

Que signifie être une fille quand on est enfant ? Que signifie avoir un corps de fille ? Un corps de femme ? Un corps qui se modèle, un corps qui endure des souffrances, un corps qui se transforme au fil des épreuves. Commence la prise de conscience physique avant de constater que l'enveloppe corporelle doit répondre à des normes symboliques, fruits des assignations et des injonctions de genre dictées et perpétuées par une société patriarcale qui jamais ne cesse sa dictature.

À l'origine de la réflexion, une rencontre à la Roche-sur-Yon, en 2012, entre Brigitte Giraud, auteure, et Bernadette Gaillard, chorégraphe. « On avait envie de travailler ensemble. On a voulu explorer la question la plus périlleuse : le rapport au féminin. Nous avons créé une lecture chorégraphiée, qu'on appelait BG BG, avec laquelle nous avons tourné pendant 2-3 ans. Je me suis dit que j'avais mis le doigt sur quelque chose qui m'intéressait énormément. Mais la forme était trop étroite, j'avais besoin de déployer le projet. C'est là qu'est né le roman. », explique l'écrivaine qui élargit alors le postulat initial à la question du corps.

Elle raconte, à travers un « je » féminin sans prénom – à l'instar de l'amant, copain, compagnon, père de son enfant qu'elle nomme « le garçon » – les épisodes du quotidien. Sous forme d'anecdotes courtes qui alimentent toutes le constat d'un lien indissoluble entre la tête et le corps : « Je parle de toutes les premières fois, c'est universel. La première fois qu'on a appris à nager, la première fois qu'on a ressenti une attirance pour le corps de l'autre, la première fois qu'on fait l'amour, la première fois qu'on a été enceinte, etc. J'aurais pu titrer « Les premières fois » mais je me suis aperçue que tout était lié au corps, à la manière dont le corps entretient

une discussion étrange avec le cerveau. » En permanence.

RÉSONNANCE UNIVERSELLE

Elle utilise la vie courante, la vie ordinaire, la vie banale. Une fièvre, une entorse, un repas dominical en famille, un bain brûlant, un garçon trop entreprenant, un deuil, une mère agaçante, l'arrivée d'un nouveau bébé dans la fratrie...

Des événements que tout le monde, ou presque, connaît. Et qui permettent à l'auteure de décortiquer le féminin, la féminité, le masculin, la virilité, le possible, l'impossible, les injonctions de la société transmises par l'éducation dès le plus jeune âge. Et qui permettent d'inscrire noir sur blanc une prise de conscience pas toujours si évidente, ou du moins pas vécue par tout le monde, pas vécue de la même manière. L'apanage de l'écrivain-e, selon Brigitte Giraud qui « rend visible l'invisible et met en scène une ou plusieurs obsession-s, de par son rapport à la conscience, au souci du moindre détail. »

De par l'universalité du propos, elle explore l'essence de l'existence. Et touche un grand nombre de personnes, dont Laetitia Shériff qu'elle rencontre à l'occasion de la première biennale « Spéléographies ». « J'étais hyper enchantée de cette rencontre et de la proposition de Brigitte car j'avais lu *Avoir un corps*. J'étais partie en excursion dans son roman et ses résonnances. Parce qu'elle évoque des émotions communes que l'on partage en tant que femmes mais aussi en tant que personne de manière générale. », souligne la musicienne rennaise.

Ensemble, sur scène, elles adoptent une posture sobre. « Il fallait juste que l'on soit proches pour se voir, se sentir et s'entendre. », précise Laetitia Shériff. L'une debout face à son pupitre. L'autre assise, avec sa guitare électrique et ses pédales. La musique accompagne, de manière subtile, la délicatesse, la poésie, le côté rock'n roll, les sauts d'obstacle, le réel, d'une traversée philosophique d'un corps et d'un esprit qui oscillent entre la norme imposée et la transgression des règles établies pour s'en affranchir et s'émanciper.

bref

BIEN PARLÉ !

Il y a plus d'un spectacle à ne pas rater à l'occasion de la 22e édition de Mythos ! Du 13 au 22 avril, à Rennes principalement, théâtre et musique célèbrent les arts de la parole. Et les voix féminines qui vont s'élever en sont des grandes pointures : Anne Sylvestre, Camille, Blanche Gardin, Beth Ditto, Juliette Armanet, Lena Paugam, Fernanda Barth, pour n'en citer que quelques unes...

chiffre

du

mois

06/04

Rencontre et dedicaces avec Diglee et Ovidie à la librairie La Nuit des Temps de Rennes pour leur parler sexualités autour de leur ouvrage *Libres !*.

chiffre

du

mois

yegg aime les expos

DES «FEMMES REMARQUABLES»

Bibliothèque de La Bellangerais / Tout le mois d'avril

bref

BD : NOS EMBELLIES

La quête de soi et la rédemption sont les thèmes majeurs de la nouvelle bande-dessinée, *Nos Embellies*, signée de la talentueuse plume rennaise de Gwénola Morizur et du délicieux coup de crayon de l'illustratrice Marie Duvoisin. Publiée en mars 2018, aux éditions Grand Angle, la BD nous emmène dans le voyage introspectif de 4 personnages que le hasard va réunir. Inspirant, vivant, apaisant.

bref

DANS LES YEUX DES ARLETTE

Estelle Chaigne, Catherine Duverger, Lise Gaudaire. Trois artistes photographes associées aux Ateliers du Vent. Elles se rencontrent, se découvrent, échangent, partagent. De là naît l'envie commune de monter ensemble une exposition. Ça s'appelle Arlette et c'est à voir jusqu'au 29 avril.



© CÉLIAN RAMIS

L'ÉQUIPE DE YEGG
VOUS SOUHAITE DE
VOUS SENTIR LIBRES !

Il y a les Simone, les Brigitte ou encore les Georgette. Il faut désormais compter sur les Arlette. Non par revendication féministe – quoique inconsciemment si – mais plutôt en référence au festival annuel des Rencontres photographiques d'Arles. « *En plus petit, plus humble. Et puis dans le mot, il y a un côté sympa, populaire, engagé et féminin.* », souligne Estelle Chaigne. Elle fait partie du trio à l'initiative de cet événement, parti de leur point de rencontre. Celui des Ateliers du Vent mais aussi et surtout celui de la photographie et de leur appétence à découvrir des expos et à exposer. Elles décident de se lancer dans un projet commun et d'inviter, chacune, deux autres artistes photographes (une femme et un homme). « *Estelle a instauré un commissariat visuel pour que l'on ait une cohérence. On a passé du temps à regarder ensemble les travaux des artistes qu'on aimait et à voir comment ça rebondissait des un-e-s aux autres.* », précise Catherine Duverger. Une ligne se profile rapidement : le paysage. Omniprésent. La

thématique est limpide : l'exploration du territoire et du medium photo. Elles décortiquent le fond et la forme avec les tripes et les méninges, pointent notre attention dans une direction, en interrogent une autre, ne répondant qu'à leur fascination, qu'elles entendent transmettre et partager en avril. Il y a, dans leurs intérêts, l'image dans l'image. Le volume. Les différents plans. Les images qui s'emmêlent, s'imbriquent, se superposent. Le mouvement. La lumière. L'essence de la photo. Comment elle se génère, comment elle se fabrique. La relation entre le geste et l'image, sans la technicité. La lumière. Le réel ou non. Le rapport de l'humain à la nature. À la maîtrise et à la fabrique du paysage. « *Les photographes reconstruisent, recadrent, redéfinissent et nous emmènent dans des univers à eux, même s'ils sont proches du réel.* », explique Catherine Duverger. La photo devient alors un outil d'interrogation plus globale que le sujet montré. Un outil qui ouvre le regard et nous permet de comprendre des mondes différents.

MARINE COMBE



TOUTE L'ACTUALITÉ FÉMININE RENNAISE SUR YEGGMAG.FR



CERISE SUR LE GATEAU

- **Verdict**
- p.27
- **YEGG & the city**
- p.28



Cd

RECORD TRACEY THORN MARS 2018

Elle est de celles qui prennent les chemins qu'elles veulent et qui prennent le temps. Si elle refuse de monter sur scène depuis 15 ans, Tracey Thorn a tout de même repris le chemin du studio pour enregistrer *Record*, après 8 ans sans chansons originales. Et elle nous ravit de ce 5e opus solo qui fleur la pop britannique des années 90. De sa voix grave et suave, elle chante les femmes qu'elle a été. Parce que pour elle, raconter un épisode de la vie d'une femme est un acte militant, un acte féministe. Influencée par l'incroyable Patti Smith à ses débuts, elle a pris la voie de l'émancipation et de l'introspection. Elle « *fight like a girl* » dans « *Sister* » et elle montre que ce n'est pas nécessairement péjoratif. Elle pense, aime, vit, comme une fille. Parce qu'elle est une fille et qu'elle n'a pas à en rougir. Elle balance un gros poing dans la figure de tous les détracteurs de la pensée féministe. On prend la route avec elle et on se laisse voguer sur et dans son âme qu'elle livre avec beaucoup d'humilité et de simplicité.

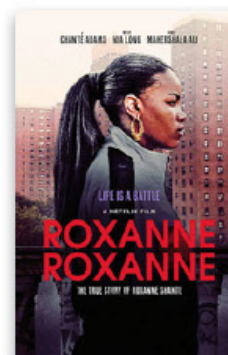
■ MARINE COMBE



Dvd

ROXANNE ROXANNE MICHAEL LARNELL MARS 2018

Shanté est une jeune fille de 16 ans et ainée de quatre sœurs d'une famille monoparentale. Avec une mère alcoolique, elle et ses sœurs vivent dans les quartiers pauvres du New York des années 80. Difficile de suivre une scolarité normale lorsque la rue attire des jeunes en manque de presque tout. Pour gagner un peu d'argent, Shanté fait des battles de rap dans la rue. Très vite remarquée, elle devient une mini star dans la cité. Jusqu'au jour où entre deux lessives elle enregistre un single dans un appartement qui aboutira à un hit en radio. Shanté devient Roxanne et commence à faire de la scène. Elle fréquente un milieu dur et sans facilité. Méfiante et instinctive, elle se méfie des belles promesses et ne compte que sur elle et son talent. Sa jeunesse sera rapidement abrégée lorsqu'elle rencontrera le père de son fils qui lui mènera une vie plus dure que jamais auparavant. Shanté, femme battue, se battra pour récupérer son enfant et recommencer une nouvelle vie. Ce film raconte l'histoire vraie des débuts de la carrière de Shanté Roxanne. La jeune précoce du hip hop deviendra grâce à ce tube radio une star du rap féminin dans les années 80. L'œuvre s'étend beaucoup sur les déboires pécuniaires, sentimentaux et familiaux de l'artiste ainsi que sur les conflits permanents et oppressants avec sa mère et les hommes qu'elle rencontre. Le biopic reste néanmoins un beau témoignage sans apologie ni glorification d'une époque et d'un milieu. Produit par Shanté Roxanne, Pharrell Williams et Forest Whitaker, le film frappe avec justesse sur la thématique de l'émancipation. ■ CÉLIAN RAMIS



verdict

Cinéma

CARNIVORES JÉRÉMY & YANNICK RÉNIER AVRIL 2018

Mona rêve d'être comédienne. Au sortir du conservatoire elle aspire à interpréter des rôles à l'écran mais c'est sa sœur cadette, Sam, qui se fait repérer et devient vite une actrice de renom. À l'approche de la trentaine, Mona se voit attribuer le rôle d'assistante auprès de sa sœur sur un tournage. Ce dernier est éprouvant pour Sam ce qui rendra l'aide de sa sœur si précieuse. Alors que Sam délaisse son rôle de mère et de compagne et se fait débordée par son investissement au sein des tournages, c'est Mona qui prend le relais. Elle s'installe chez eux, s'occupe de son fils et prend part à la vie quotidienne de la petite famille. Après un tournage difficile, Sam disparaît. Mona devra alors plus encore assumer son rôle et sa présence auprès du compagnon et du fils abandonnés. Alors que toute la famille est sans nouvelle de Sam, Mona se verra proposer un rôle important au cinéma. Un nouveau départ semble alors s'amorcer pour elle. Pour leur premier long métrage les frères Renier racontent l'histoire trouble et ambiguë de deux sœurs. Le film est un thriller au suspense haletant et crescendo. L'œuvre se permet de ne pas cacher les corps et les esprits violentés par les rapports humains. L'atmosphère se charge peu à peu et s'il s'agit bien de rivalité au sein de deux sœurs, les auteurs mettent en scène une animalité et une tension qui embarquent le spectateur. On notera les deux très belles interprétations de Leïla Bekhti et Zita Hanrot. Un thriller psychologique bien réalisé et au rythme efficace.

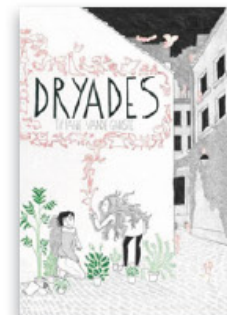
■ CÉLIAN RAMIS



Livre

DRYADES TIFFANIE VANDE GHINSTE MARS 2018

C'est l'histoire d'une femme qui sort de l'ordinaire. Voire de la mythologie. Pour échapper à l'ogre, elle se réfugie chez une jeune femme exaspérée par son colocataire toujours en vadrouille. Toutes les deux, elles développent une relation magique. En noir et blanc, la bande dessinée s'empare des couleurs de leurs imaginaires. Dans les rues de Bruxelles, verdissent les plantes mortes et naissent les animaux sauvages, sur les murs. Le duo vient en aide aux personnes démunies, pour les apaiser, les guérir. Elles forment un tout, créent de la magie, de la poésie, du bien-être et évidemment ne plaisent pas à tout le monde. On crie à la sorcellerie, on les pourchasse. Tiffanie Vande Ghinste nous présente des guérisseuses, des curieuses de la nature humaine, des sorcières des temps modernes. Celles qui reprennent le flambeau de celles que l'on brûlait fût un temps. Avec un trait et un scénario que l'on pourrait penser naïfs, elle remet à plat des siècles d'idées reçues, démontrant ainsi qu'il n'y a rien de maléfique chez ces êtres bienveillants, qui agissent en toute conscience. En pleine émancipation, les personnages se révèlent lumineux, sains et libres. Ça fait du bien ! ■ MARINE COMBE





© YEGG MAGAZINE

YEGG & THE CITY

Épisode 50 : Quand j'ai assisté à un late show le 8 mars à New York

Non ce n'était pas *The Late Show*, de Stephen Colbert. Non ce n'était pas *The Tonight Show*, de Jimmy Fallon. Ou d'autres célèbres late shows présentés par des hommes, des hommes et encore des hommes. C'était bien mieux ! Dans les studios de CBS, à New York, se tourne l'émission *The Rundown*, animée par l'incroyable Robin Thede, militante afro-féministe, ensuite diffusée sur BET (Black Entertainment Television). Elle figure parmi les programmes télévisés américains qui ont « dégainé des snipeuses », pour reprendre les mots de *Télérama*, dans le combat contre Donald Trump. C'est d'ailleurs là dessus qu'elle ouvre son émission du 8 mars : sur la semaine (ridicule) du président des Etats-Unis, avant de dénoncer les quotas d'arrestation auxquels sont soumis officiellement les forces de l'ordre et qui démontrent alors le racisme d'état (en arrêtant principalement des personnes

non-blanches), de soutenir les enseignant-e-s en grève, d'interroger les représentations affichées dans les écoles ou encore de parodier la série *Stranger Things*, en y glissant le slogan du mouvement militant afro-américain « Black lives matter », que l'on retrouve inscrit sur les trottoirs de Brooklyn. La journée internationale de lutte pour les droits des femmes ne figure pas au sommaire. Ce qui ne l'empêche pas entre deux séquences d'en toucher un mot et de rappeler l'importance de la représentativité, comme en témoigne le mur de photos installé sur le plateau. Dynamique, hilarante, brillante, subtile, piquante, souriante... L'intelligence et le professionnalisme de Robin Thede exaltent le public, qui décuple ses applaudissements et son enthousiasme sur les derniers mots de l'auteure-comédienne-présentatrice : « Peu importe votre couleur de peau, restez Noir-e-s ! »

■ MARINE COMBE

CAROLE BOHANNE CÉLINE JAUFFRET ANA SOHIER ANNE-KARINE LESOOP
ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ ANNE CANAT SYLVIE BLOTTERE ÉVELYNE FORCIOLI YUNA LÉON
BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GAËLLE AUBRÉE DORIS MADINGOU
KARINE SABATER ARIMELLE GOURVENNEC MARIA VADILLO
NADINE CORMIER ESTELLE CHAGNE ALIZÉE CASANOVA GAËLLE ANDRO VÉRONIQUE NAUDIN
FRÉDÉRIQUE MINGANT CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÈRE MATHILDE & JULIETTE
LAURENCE IMBERNON NATHALIE APPÈRE ÉMILIE AUDREN ANOUÏK MONTEUIL
ISABELLE PINEAU MARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ
ANNE LE HENAFF DOROTHÉE PETROFF GÉRALDINE WERNER
GWENAËLE HAMON MARION ROPARS
CATHERINE LEGRAND
JEN RIVAL



LES FEMMES QUI COMPTENT, CHAQUE MOIS DANS YEGG



LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR